

RÉMY MARION

D'UN PÔLE À L'AUTRE

RENCONTRES ENTRE TERRE ET MER
AUX CONFINS DES RIVAGES SAUVAGES

Préface de Gilles Boeuf



salamandre

PRÉFACE

Quel joli titre pour encadrer notre planète ! Identiques ces deux pôles ? Que nenni ! L'auteur démarre sa narration en nous rappelant qu'il est né au bord de la mer, sur un estran d'estuaire, en Normandie, et que sa vocation est alors apparue, en étroite relation avec ses parents, « gens de mer ». Nous nous sommes rencontrés, avec Rémy, il y a maintenant une quinzaine d'années, et avons rapidement « accroché » en partageant notre passion commune pour ces littoraux, mers et océan du monde, au travers aussi de ses splendides clichés qu'il prend lors de ses voyages. J'ai passé ma vie de scientifique — à huit ans déjà, je savais que je serais « chercheur » — à tenter de comprendre cette incroyable jonction entre terre et océan qu'est le littoral. Je lisais alors tout et rêvais au bord de la mer, au fond de la Baie de Douarnenez, à cette ville d'Ys engloutie dont « on pouvait aux fortes marées basses entendre encore les cloches ! »*.

La relation entre continent et mer est déterminante dans l'histoire de la vie et de l'humanité. La vie, née dans l'océan,

* Légende orale et littéraire de la ville d'Ys.

qu'elle quittera par cette mince frange géographique qu'est la côte, et interpénétrera les terres par les estuaires, pour se développer en eau douce. C'est aussi là que la branchie deviendra poumon et que la vie accédera aux milieux aériens, de la plage à la haute montagne. Et c'est aussi de là que s'élanceront les flottes d'exploration ou de guerre pour les « grandes découvertes ». Notre sang, à chacun d'entre nous, raconte cette histoire de la sortie de l'océan, n'est-il pas salé ? Trois fois moins que notre « grand frère » !

Et les pôles dans tout cela ? Leur position a considérablement changé au cours des temps géologiques mais la vie a su s'y installer et s'y différencier. Elle y est plus pauvre en nombre d'espèces vivantes, que plus au nord ou au sud, mais on y trouve des êtres vivants exceptionnels, tant sur la banquise que sur le sol des îles, ayant développé des stratégies adaptatives effarantes, tant sous l'eau que sur la glace ou la terre. Nos dernières plongées en Arctique ou Antarctique ont été incroyablement révélatrices à ce sujet.

L'auteur nous conte ses aventures sur de petites embarcations durant l'été boréal à la rencontre du seigneur de l'Arctique qu'est l'ours polaire, remarquablement adapté à ces conditions rigoureuses. Il est accompagné par une flore bien rare, essentiellement des saxifrages, de petits bouleaux ou saules nains, et des nuées d'oiseaux marins, le fulmar, les bernaches, bécasseaux, mergules, canards eiders, plongeurs, la sterne arctique, la mouette tridactyle, la mouette ivoire, les alcidés avec trois guillemots et le macareux, les labbes et les goélands, dont l'arctique, celui du Groenland ou encore le bourgmestre... Le grand pingouin y était encore présent il y

a encore cent cinquante ans, peint sur les parois de la grotte Cosquer à Marseille, il y a quelque vingt-cinq mille ans. Les proies de l'ours ce sont les phoques, six espèces sous ces latitudes, dont le barbu, le marbré, celui à capuchon, ou encore du Groenland... avec une présence remarquable des morses, difficilement accessibles à chasser pour les ours. Rémy a aussi beaucoup exploré les côtes ouest et est de l'Amérique du Nord et nous partage ses rencontres avec les narvals ou encore les grands grizzlys. Depuis quelques années, ours polaire et grizzly se sont rencontrés et se sont hybridés : nous pensons aujourd'hui que ce pourrait être une stratégie d'adaptation au changement climatique. L'auteur est aussi allé vers le Grand Est russe sur les traces de la « vache marine », la mythique rhytine de Steller dont nous avons, au Jardin des plantes à Paris, un crâne conservé dans la galerie des animaux disparus —, certainement le seul endroit dans ce gigantesque Muséum dans lequel nous ne voulons pas augmenter nos spécimens !

La faune du sud est bien différente, surtout marquée par ses colonies de manchots (18 espèces) en Antarctique et un peu plus au nord dans l'extrême sud de la Patagonie et de l'Afrique du Sud. Les premières notes de l'auteur sur le sud dans cet ouvrage sont pour les éléphants de mer, les pétrels géants, les albatros, les gorfous sauteurs ou encore les dauphins de Commerson et de Peale aux îles Malouines, lieu de la guerre entre Anglais et Argentins en 1982. Il nous parle tout particulièrement de l'île Sea Lion où il s'est émerveillé de la richesse de la faune vivant au milieu de cette végétation si spécifique qu'est le tussock, dans les paysages de rêve de Volunteer Beach. Le climat y change beaucoup depuis les années 60.

Il nous dresse aussi le portrait de l'île Saunders ravagée par le surpâturage des moutons des colons écossais et la sécheresse dramatique depuis une dizaine d'années : tout ce monde est en train de changer considérablement et ce bouleversement va aussi directement nous affecter avec ce niveau de la mer qui s'emballe. Les noms de lieux dans cette région si australe laissent bien deviner les conditions extrêmes qui y prévalent : Poca Esperanza, Última Esperanza, Decepción, Desolación... Dès qu'il a eu ses bateaux à vapeur, l'humain s'y est rendu et a détruit les populations de baleines franches australes, en utilisant les corps de manchots vivants écrabouillés pour graisser ses machines ! Quant aux humains qui peuplaient ces contrées, que sont devenus en Patagonie les peuples Yaghanes, Alakalufs, Tehuelches, ou encore Onas ?

Ce livre est un fascinant voyage vers ces populations végétales rares, animales extraordinaires et, selon les endroits, encore humaines : allons-nous savoir les préserver ? Puisse cet ouvrage nous y aider !

Gilles Boeuf,

*professeur à Sorbonne Université,
professeur invité au Collège de France,
ancien président du Muséum national d'histoire naturelle,
président du Centre d'études et d'expertise en biomimétisme (CEEBIOS),
conseiller régional de la Nouvelle-Aquitaine
en charge du programme One Health*



22 RENCONTRES D'UN PÔLE À L'AUTRE



- | | | | |
|---|-------|---|--------|
| 1. Estuaire de la Seine – France | p. 15 | 12. Mer de Ross – Antarctique | p. 101 |
| 2. Baie de Somme – France | p. 25 | 13. Côtes du Kamchatka – Russie | p. 107 |
| 3. Îles Orcades – Royaume-Uni | p. 29 | 14. Hokkaidō – Japon | p. 117 |
| 4. Svalbard – Norvège | p. 37 | 15. Bretagne – France | p. 125 |
| 5. Svalbard – Norvège | p. 51 | 16. Colombie-Britannique – Canada | p. 133 |
| 6. Baie d'Hudson – Canada | p. 61 | 17. Baie du Prince-William – États-Unis | p. 141 |
| 7. Île d'Ellesmere – Canada | p. 69 | 18. Kaktovik – États-Unis | p. 151 |
| 8. Péninsule du Labrador – Canada | p. 75 | 19. Îles Falkland – Royaume-Uni | p. 155 |
| 9. Arctique – Antarctique | p. 81 | 20. Île Sea Lion – Royaume-Uni | p. 161 |
| 10. Détroit de Lancaster – Canada | p. 87 | 21. Île Sea Lion – Royaume-Uni | p. 167 |
| 11. Îles de la Madeleine – Canada | p. 93 | 22. Île de la Déception – Antarctique | p. 175 |

QUAND LA MER CARESSE LA TERRE

Mon aquarelle, peinte à l'eau de mer, fut sensible
aux attractions lunaires et sujette aux marées.

Alphonse Allais (un natif de Honfleur, comme moi), À se tordre

J'ai toujours aimé parcourir l'estran à marée basse. Comme un funambule sur une frontière vacillante, cet espace entre la terre et la mer est une promesse de découverte, d'évasion, d'imaginaire. À chaque marée descendante, la mer dépose sa signature éphémère, la laisse de mer. Cette ligne plus ou moins nette de débris de toutes sortes nous raconte des histoires de nature, d'humain aussi, mêlant les parcours de vie de la faune, d'algues et de marins. Elle dessine un trait de côte éphémère.

Je suis né au bord d'un estuaire, pas n'importe lequel, celui de la Seine ; j'ai vu le jour à Honfleur. L'expression me va bien, quand on ouvre les yeux sur les lumières qui ont inspiré Eugène Boudin et Claude Monet, impression soleil levant. Là où la lumière pleut, les notes de Erik Satie, natif de Honfleur lui aussi, résonnent sur les pavés mouillés, mélancoliques et satiriques à la fois. Cet estuaire fut indéniablement ma ligne

de départ, pas pour une course effrénée avec un but identifié mais pour un vagabondage qui m'entraînera vers les plus hautes latitudes, au nord comme au sud, vers ces régions que l'on qualifie d'extrêmes et que je considère comme envoûtantes et magiques. C'est sur ce parcours que je souhaite vous inviter au fil des pages, de mes rencontres avec des humains et non-humains, des lumières éblouissantes, des vents parfois violents, des températures souvent intenses. C'est tout cela que j'aimerais vous partager.

L'estuaire est un lieu de rencontres et de conflits, chargé d'histoire et de destins croisés. Les Romains s'y sont installés, les Vikings sont passés par là. Des corsaires mettaient le cap sur l'île de la Tortue, des négriers chargés de sucre de Saint-Domingue rentraient en tentant de faire bonne figure, des baleiniers fourbus revenaient du Groenland. Les chaloupes faisaient voile après la pêche aux maquereaux. C'est là aussi que le petit bateau bleu de mes parents chargé de sprats ou de crevettes se mettait à quai. À l'automne, en famille, c'était la sortie pour aller pêcher les moules, à Villerville, Hennequeville ou Pennedepie, à marée descendante, quand elles sont encore dans l'eau. Des petites brunettes à la coquille bien lisse, les plus goûteuses. Je rentrais fourbu mais heureux de ce partage, des petits crabes verts qui couraient pour me fuir, des bottes qui se remplissaient d'eau bien froide, des averses qui nous surprenaient en remontant la plage.

On en prenait juste assez pour la marmite à partager, avec un fond de crème dans l'assiette et de l'oignon. Ça sentait bon la mer. Mon père avait commencé la pêche à quatorze ans en

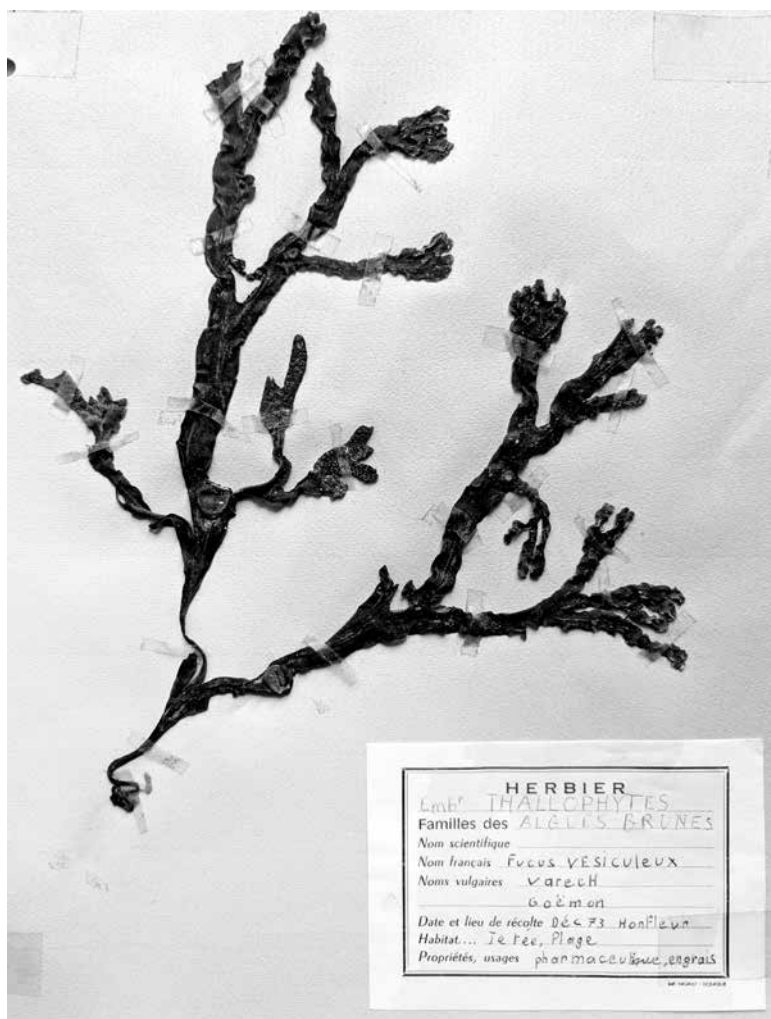
doris, à la rame, pour emmener chaque jour les femmes de Honfleur sur le banc du Ratier ; c'était l'époque des moulières avec leur râteau et leur panier en noisetier. L'estran nourrissait des dizaines de familles.

Enfant, ce sont les débris de verre polis par le sable et le ressac qui devenaient mes trésors, des bijoux exotiques. Qui n'a pas collectionné ces pépites opalescentes, douces quand on les caresse, vertes, roses, bleu ciel, camaïeux de couleur aquarelle quand on les mire face au soleil ?

Vers onze douze ans, parcourir chaque semaine l'estran était pour moi un moment d'évasion solitaire, de découverte improbable. Je faisais un grand tour, escaladant la rampe du Mont Joli, pour rejoindre le plateau de Grâce, jetant un coup d'œil à l'estuaire avant de dévaler les Fontes, une pente très raide et glissante, pour rejoindre la plage du Butin par la route de Trouville, tout un programme... C'était le début de l'aventure d'une vie, de ma vie.

Jamais je n'ai ressenti la solitude. Tel un trésor déposé par la vague, la laisse de mer me racontait l'histoire des océans, des marées et des tempêtes à travers quantité de cadeaux : os de seiches, œufs de raies, pontes de bulots, tests d'oursins – mêlés, à l'époque, à toutes sortes de déchets plastiques de toutes les couleurs et de toutes origines. Et surtout, elle m'offrait une présence ; la laisse avait le visage de tous les rivages du monde.

Ce liseré précaire, ligne d'arrivée pour tous ces organismes échoués, était pour moi une ligne de départ. J'ai encore mon herbier d'algues que j'avais constitué à treize ans sur une feuille de papier jauni, avec de belles étiquettes normalisées :



Une page de mon herbier en classe de 5^e au lycée Albert-Sorel de Honfleur.

nom vernaculaire, nom latin, utilisations potentielles, lieu et date de récolte, tout y est inscrit. Les algues ont conservé leur belle couleur rouge, verte, marron ou blanche. Un demi-siècle plus tard, elles me replongent dans mes premiers rêves d'exploration.

Je ne cherchais pas des richesses, mais j'y ai trouvé une envie d'ailleurs, un appétit de découverte, une gourmandise de grands espaces. Au-dessus de ma tête, les convois de nuages cotonneux — si chers à Eugène Boudin, natif comme moi de ce joli port de pêche — m'ont instruit sur la lumière, les reflets et les ombres. Parce que l'estran, c'est aussi cela, l'alternance des marées comme un métronome universel, un message que notre satellite, la Lune, nous envoie chaque jour, réglant ainsi la vie des ports, des marins, de la faune et de la flore littorales. Une connexion avec l'Univers qui nous dépasse mais nous anime aussi, flux et reflux d'émotions, de sensations et de lumières.

Quand la mer descend, la plage est vierge de trace, comme une page immaculée qui ne demande qu'à être foulée par le bécasseau minuscule, le goéland gueulard ou le couple d'humains romantiques qui se murmure des promesses d'éternité en laissant deux traces parallèles éphémères qui marchent au même rythme. Ils ont calligraphié leurs prénoms dans le sable humide et ajouté un cœur pour être certains de s'être compris.

La plage est une capsule temporelle, tout le monde y retrouve son enfance, sa naïveté, sa curiosité, sa fraîcheur. Perpétuel recommencement, repère universel, la marée fait table rase toutes les douze heures environ pour mieux recommencer, effacer toute trace pour nous offrir une nouvelle plage blanche. Parfois un chien qui vit sa vie, en faisant décoller

les mouettes, en profite pour inscrire sur le sable humide ses envies d'évasion et de liberté. Des empreintes profondes de sabots d'un groupe de chevaux lancés au galop sur le sable souple et humide me rappellent les étalons à demi sauvages de Cow Bay, aux îles Falkland, galopant éperdument sur le sable immaculé. Lequel du cavalier ou du cheval se sent le plus libre à cet instant ? L'animal domestique s' imagine-t-il s'envoler seul dans les steppes en se débarrassant de ce poids qui lui écrase l'échine ? La cavalière — c'est très souvent le cas — croit-elle dominer sa monture dans cette cavalcade échevelée, alors qu'il ne suffirait que d'une brève ruade pour rompre la magie de l'instant ? La plage à marée basse est un lieu où les rêves pourraient prendre vie.

Depuis quarante ans, je parcours les estrans et fouille les laisses de mer de l'Arctique et des mers australes. Partout dans le monde le même rythme, à l'exception de quelques détroits et canaux, et de mers intérieures ; les marées déposent ou entraînent vers le large, toutes les six heures, un échantillon d'océan, une nuée d'écume. La marée, c'est une énergie qui bat la mesure. Des quantités d'eau qui se déplacent, charrient des tonnes de limons, génèrent des courants de grande ampleur, entraînent les nuages ; la laisse de mer n'est que le fin contour d'une carte qui se redessine sans cesse, inexorablement. Comme un profil de côte temporaire qui ondule, épousant les moindres détails, les plus délicates aspérités de la plage, dessinée par un cartographe aux traits élégants et qui réécrit inlassablement la ligne de côte, indécis mais attentif aux changements.



Entre Honfleur et Pennedepie (Normandie), la plage parsemée de laisses de mer se perd à l'horizon.

Chaque plage a sa couleur, du noir de jais des sables volcaniques islandais au blanc crémeux des îles Falkland, mais aussi sa granulométrie, sable grossier du littoral des Landes où chaque grain est un joyau de silice aux éclats de diamant, ou farine de coquillages patiemment concassés et pulvérisés. En fin d'hiver, les vagues ont broyé menu les chaumes de roseaux, les herbes côtières, un véritable mikado de brindilles se dépose aux grandes marées, tapis végétal qui renferme bien des trésors.

Au nord comme au sud, les découvertes ne sont plus celles de mon enfance : squelettes de manchots, crâne de phoque, vertèbre de baleine, mais aussi partout, même dans les endroits les plus isolés : filets de pêche indestructibles, anneaux de plastique étrangleurs, canettes de soda rouges, tous débris à l'espérance de vie millénaire.

Pour découvrir le plus de rivages possible, j'ai visité des îles, beaucoup d'îles, des très grandes comme le Groenland et des plus petites comme l'île Tatihou en Normandie, parce qu'une île c'est un trait de côte avec de la terre au milieu, de quoi faire mon bonheur. Une île, c'est aussi des habitants, humains et non humains. Les non-humains s'y installent parce que ces îles sont libres de prédateurs, parce que les ressources alimentaires sont à proximité, et dans le Grand Sud parce que les terres sont rares dans l'océan. Les humains, eux, y sont pour la tranquillité, la liberté ou parfois en exil, mais dans tous les cas, les insulaires, qu'ils soient humains ou non humains, ont toujours des histoires à nous raconter. Dans le récit de mes déambulations, deux personnages indispensables apparaissent, Catherine, mon épouse et Guillaume notre fils, mes deux complices depuis quatre décennies.

Aucun rivage du Grand Nord au Grand Sud ne m'a déçu. Certaines destinations ont balisé ma vie avec intensité ; laissez-vous aller et partons ensemble, mais surtout approchez-vous d'un globe terrestre pour ne pas vous perdre, ça va bouger !

D'UN PÔLE À L'AUTRE

De l'Arctique à l'Antarctique en passant par l'île Béring, le Svalbard, le Labrador ou les Falkland mais aussi l'estuaire de la Seine et la Bretagne, Rémy Marion spécialiste des mondes polaires, livre ici le récit de rencontres improbables sur les estrans d'un pôle à l'autre. Observateur privilégié d'ours polaires se partageant la dépouille d'un phoque, à l'affût des narvals au large de l'île de Baffin ou des manchots Adélie en Antarctique, il nous plonge dans un univers de glace, de roc et de sable, à la fois hostile et poétique, en tout cas généreux en émotions. Avec sa plume alerte nourrie de près de quarante ans d'expéditions dans des recoins saisissants de beauté et de rudesse sauvage, l'auteur nous emmène jusque sur la banquise, côte à la fois solide et mouvante. Rémy témoigne des conséquences des bouleversements climatiques et de la fragilité mais aussi de la résilience de ces confins du monde. Il nous rappelle également que les paysages, tout comme les êtres vivants, ne cessent de se transformer et d'évoluer, davantage encore peut-être, dans ces conditions les plus extrêmes.

Prix TTC 19,90 € (prix France)

ISBN : 978-2-88958-621-9



Livre imprimé en France
salamandre.org